

Sous l'Empire, les édifices religieux se multiplièrent, chaque fois plus vastes et plus opulents. Le modèle du genre était le Temple de Vénus et Rome, construit par Adrien. Il s'élevait à la limite orientale du Forum, avec deux entrées, tournées l'une vers le Capitole et l'autre vers le Colisée. L'Empereur lui-même en avait dessiné le plan, qui était celui d'un immense rectangle, érigé sur deux étages et ceint d'un portique. On y comptait plus de deux cents colonnes de granit. Les marbres précieux, le porphyre, le bronze, l'ivoire, l'or, y étaient prodigués. Vénus figurait là comme la mère d'Énée, l'aïeule de César, la protectrice éternelle du peuple romain.

Centre de la vie religieuse, le Forum concentrait aussi toute l'activité politique.

Sous les Rois et dans les premiers temps de la République, les affaires civiles se traitaient au *Comitium*, dans un espace découvert, qui s'étendait à peu près entre l'Église Sainte-Martine et le *Niger lapis*, — cette énigmatique « Pierre noire », où l'on a cru reconnaître le tombeau de Romulus. Les chefs des patriciens, qui formaient le Sénat, se réunissaient là, au son de la trompe. Avec un sentiment très juste

des origines romaines, le poète Properce nous montre ces vieux Quirites, simples paysans vêtus de peaux de bêtes, délibérant en plein air :

*Curia, prætexto quæ nunc nitet alta Senatu,
Pellitos habuit, rustica corda, Patres.*

Tullus Hostilius, le premier, les abrita dans une très simple maison, la *Curia Hostilia*. Plusieurs fois reconstruite, elle fut remplacée, au temps de César, par un vaste et riche palais, différemment orienté, la *Curia Julia*. Auguste y ajouta un portique et l'orna de statues. L'incendie de l'an 283 la détruisit jusqu'aux fondations. Dioclétien la releva. Elle demeura presque intacte jusqu'au septième siècle. Le pape Honorius en fit alors l'Église Saint-Adrien.

La Curie était la citadelle du gouvernement aristocratique, la forteresse de l'esprit conservateur et des traditions nationales. Un pouvoir énorme lui appartenait. Appuyée sur les comices patriciens, elle proposait et ratifiait les lois, elle dispensait le trésor public, elle dirigeait l'administration intérieure et la diplomatie, elle déclarait la guerre, elle concluait la paix, elle accordait le triomphe, elle réglait le sort des peuples vaincus.

Le *Comitium* et la Curie dominaient le Forum proprement dit, réservé aux tribus plébéiennes. La disposition des lieux met ici dans un jour très vif le jeu des institutions politiques. L'antagonisme du patriciat et de la plèbe, en lequel se résume toute l'histoire de la liberté romaine, y est rendu comme visible.

Le Forum avait pour organe les Rostres. Ils s'élevaient sur les confins du *Comitium*, de manière que l'orateur pût se faire entendre également des patriciens et des plébéiens. L'étroitesse de l'espace qui entourait la tribune permet de résoudre un problème qu'on se pose souvent, lorsqu'on cherche à se figurer les grands débats de la place publique. Comment un discours prononcé en plein air, devant une assemblée tumultueuse où l'émeute grondait souvent, où le sang coulait parfois, arrivait-il aux oreilles des assistants? Il est visible que la foule devait être fort pressée. En outre, les édifices environnants formaient une sorte de mur qui empêchait que la voix ne se perdît. Enfin, il y avait toute une science de la diction, de la mimique et du geste, qui ajoutait aux ressources propres de l'éloquence les moyens expressifs de l'art théâtral.

En l'année 44, César fit transférer la tribune

vers le centre du Forum. On en voit d'importants débris, entre l'Arc de Septime Sévère et la Basilique Julia. Elle se composait d'une longue plate-forme, haussée de trois mètres sur des piliers de marbre et flanquée de statues. On discerne encore dans la pierre la place des éperons de navire enlevés jadis par Mœnius aux Volques d'Antium. La pensée politique dont s'inspirait César en déplaçant la tribune se dégage tout de suite à l'inspection des lieux. Transporter les Rostres dans le bas Forum, c'était les éloigner du *Comitium* patricien, c'était faire un pas de plus vers la plèbe, c'était consommer la rupture avec les traditions aristocratiques. Et c'était, en même temps, porter le dernier coup aux souvenirs de la liberté.

Pour n'avoir pas connu la période épique des luttes civiles; pour n'avoir entendu ni Scipion Émilien, ni les Gracques, ni Marius, ni Sylla, ni Caton, les Rostres de César, ou *Rostra Julia*, n'en virent pas moins des scènes illustres et tragiques. C'est là que furent prononcées les *Philippiques*. C'est là aussi que le cadavre de César fut exposé avant d'être brûlé devant la *Regia*. C'est là enfin que la tête sanglante de Cicéron fut exhibée par les sicaires d'Antoine. Ce dernier épisode est peut-être le

plus atroce qu'ait vu le Forum. La pauvre face inanimée eut d'abord à subir les insultes et la dérision du triumvir. Fulvia, son épouse, arriva presque aussitôt. Avec une férocité toute féminine, elle saisit la tête par les cheveux, la couvrit d'injures obscènes, cracha sur le visage; puis, retirant l'épingle de sa coiffure, elle cribla de coups la bouche et les yeux.

Les Rostres anciens furent restaurés sous Trajan. Deux bas-reliefs, qui formaient balustrade, nous ont été conservés. Sur l'un des panneaux, l'Empereur nous est montré inaugurant son règne par l'institution des lois alimentaires; sur l'autre, il est représenté faisant brûler devant lui les registres des créances fiscales. Au revers de chaque fragment, l'artiste a figuré les trois victimes rituelles des sacrifices purificateurs, le bélier, le porc et le taureau. Réalisme de l'observation, aisance et variété des attitudes, justesse des effets de mouvement, tous ces caractères permettent de citer l'œuvre comme un excellent modèle du style romain.

Les affaires administratives et judiciaires se traitaient dans les basiliques. Ces édifices avaient pour plan un long rectangle que deux rangs de colonnes divisaient en trois nefs et qui s'achevait en hémicycle. A l'origine il n'y avait aucun

mur d'enceinte : les galeries, ouvertes de toutes parts, communiquaient directement avec la place publique. Le monument tirait donc de ses colonnades son principal effet de beauté.

La plus ancienne construction de ce genre était la Basilique Porcia, élevée en l'année 184 par Porcius Caton, à l'ouest de la Curie. César en fit bâtir une, beaucoup plus spacieuse et plus riche, au sud du Forum, entre le Temple de Saturne et celui des Dioscures. A peine achevée, elle brûla. Auguste la releva, en y adjoignant un portique, et la dédia sous le nom de ses petits-fils, Lucius et Caius César. La pensée dynastique se révèle dans cette dédicace. On sait, d'ailleurs, que la mort prématurée des fils de Julie allait bientôt anéantir, au profit de Tibère, les rêves successoraux de l'Empereur.

La substruction de la Basilique Julia est seule apparente aujourd'hui. C'est, en effet, un des points du Forum qui, pendant le moyen âge et la Renaissance, furent le plus activement exploités comme carrières de marbre. La trace des fours à chaux s'y reconnaît encore. On y a même découvert les ateliers où les *marmorarii* débitaient les colonnes et les statues.

La Basilique de Constantin, qui dresse de l'autre côté du Forum sa ruine grandiose,

appartient à un système architectonique tout différent. Les plafonds horizontaux y sont remplacés par des voûtes. Celles de la nef majeure se haussaient à quarante mètres; leurs retombées étaient reçues par huit colonnes gigantesques d'ordre corinthien, dégagées du mur. Une de ces colonnes subsiste encore; mais elle se dresse devant Sainte-Marie-Majeure, où Paul V la fit transporter en 1613. L'espacement des supports et leur faible section permettaient d'embrasser d'un seul regard toutes les parties de la basilique. La lumière abondante qui circulait sous les voûtes allégeait la masse énorme des toitures et des parois. La décoration intérieure était d'une richesse extrême. Un vestibule, appuyé sur des colonnes de porphyre, s'ouvrait au long de la Voie Sacrée.

Cette immense ruine, une des plus pittoresques de Rome, est aussi une de celles qui donnent l'idée la plus forte de la grandeur romaine. Lorsque l'empereur Maxence posa les fondations de l'édifice (310), un désordre inouï régnait dans l'État. Depuis l'avènement de Gallien, la décadence avait fait un progrès effrayant. Les Barbares entamaient de tous côtés les frontières. Selon la belle et prophétique parole de

Tacite, « les destins pressaient partout l'Empire (1) ». Avant peu, le vainqueur de Maxence, Constantin, allait transférer la capitale sur les rives du Bosphore. Et pourtant Rome continuait d'imprimer à ses monuments un caractère indestructible de hardiesse, d'ampleur et de somptuosité.

C'est devant la Basilique de Constantin que la Voie Sacrée se redressait pour s'engager dans le Forum. Son point de départ était aux environs du Colisée. Après avoir franchi l'Arc de Titus, elle tournait à droite, longeait le portique du Temple de Vénus et Rome; puis, s'infléchissant de nouveau, elle allait droit vers le Capitole. Tout son parcours était jalonné de statues et d'arcs honorifiques. C'était la voie la plus glorieuse de Rome, la voie des cortèges triomphaux. Les grands vainqueurs du monde, Scipion l'Africain, Paul Émile, Scipion Émilien, César, Pompée, Titus, Trajan, ont suivi cette route. Les dépouilles des villes prises et des royaumes conquis précédaient leur quadriges. Le défilé durait souvent deux ou trois jours; car, outre les légions victorieuses, on y voyait

(1) *Urgentibus imperii fati. Germ., xxxiii.*

figurer, sur des chariots ou des brancards toutes les productions des pays subjugués, de puis les chefs-d'œuvre de l'art jusqu'aux ouvrages de l'industrie, — tableaux peints, mosaïques, statues de marbre et de bronze, trésors sacrés, vaisselle d'or et d'argent, vases murrhins, étoffes précieuses, etc.; puis les animaux exotiques, — éléphants, tigres, lions; enfin les rois enchaînés que la Prison Mamertine attend, et la troupe des captifs barbares, Gaulois, Germains, Asiates, que l'on va contraindre à s'entr'égorger dans le cirque.

C'est aux Romains seuls qu'il faut attribuer l'invention des arcs triomphaux. La Grèce ne les a point connus. Les premiers arcs qui furent construits sous la République n'avaient rien de grandiose; ils consistaient en un simple arceau, de bois ou de brique, sur lequel on plaçait la statue et les trophées du vainqueur. Dans la suite, la composition se développa et la sculpture y joua un rôle important.

L'Arc de Titus, qui s'élève au point culminant de la Voie Sacrée, est aussi remarquable par l'harmonie de ses formes que par la pureté de sa décoration. Les élégantes colonnes qui se dressent devant les pieds-droits nous offrent le premier exemple de l'ordre que les architectes

de la Renaissance ont appelé « composite » parce qu'il réunit dans le même chapiteau les volutes ioniques et les feuillages corinthiens. Les tympanes de l'arc sont ornés de belles Victoires ailées qui portent des palmes et des couronnes. Une agrafe d'un large et souple dessin s'ajuste à la clef. Sous la voûte, deux bas-reliefs de marbre représentent le triomphe de Titus et les dépouilles du Temple de Jérusalem. L'œuvre, un peu chargée, comme sont toujours les bas-reliefs romains, a grand caractère; elle rappelle ou plutôt elle annonce les balustrades des Rostres anciens, qui sont postérieures d'une vingtaine d'années. On y constate la même recherche de réalisme, le même naturel dans les attitudes et les draperies, la même habileté à reproduire le mouvement des masses. La sculpture historique se montre là dans sa perfection.

A l'autre extrémité du Forum, l'Arc de Septime Sévère érige sa masse imposante. Construit en 203, il est formé d'une haute arcade centrale, flanquée de deux arches secondaires. Quatre colonnes dégagées ornent la face du monument. Un quadrigé de bronze couronnait autrefois l'attique. Sous le rapport architectural, l'édifice ne peut qu'être admiré : les lignes en

sont belles, les proportions heureuses, les moulures très soignées. Mais une décadence lamentable se marque dans toutes les parties sculptées. On a même quelque peine à comprendre que l'art ait déchu si vite, lorsqu'on se souvient, par exemple, de telles œuvres, comme la statue équestre de Marc-Aurèle, à peine antérieure de vingt-cinq années.

Rome possède un arc triomphal, plus considérable encore par ses dimensions, l'Arc de Constantin, situé tout près du Colisée. Il est formé de trois arcades, comme l'Arc de Septime Sévère; mais l'architecture en est de beaucoup inférieure : la corniche, par exemple, est d'une saillie exagérée, dont toute la construction se trouve alourdie. Quant à la sculpture, certaines parties en sont fort belles. Ainsi : les statues des prisonniers daces, placées devant l'attique, et les médaillons qui surmontent les petits arcs. Mais les sculpteurs du quatrième siècle ne sont pour rien dans ces figures : ils les ont simplement prises à un édifice construit sous le règne de Trajan. Les bas-reliefs qui retracent les victoires de Constantin sont bien leur œuvre, au contraire. On ne peut imaginer un travail plus grossier : les principes les plus élémentaires de l'art plastique y sont

méconnus. La sculpture est morte à Rome pour dix siècles.

L'Arc de Constantin marque une date critique dans l'histoire morale de la société romaine. La dédicace porte : *Au très grand Empereur César Flavius Constantin Auguste, qui, par l'inspiration de la Divinité* (INSTINCTU DIVINITATIS), *a vengé la République des tyrans, etc...* Quelle était cette *Divinité*? Était-ce le Jupiter païen? Était-ce le Dieu des Chrétiens? Le vague de la formule trahit l'embarras de celui qui l'a rédigée. Au lendemain de sa victoire sur Maxence (312), Constantin n'était nullement acquis au christianisme; il y inclinait tout au plus. La grande majorité de la population demeurait fidèle aux anciennes croyances. Les autels du paganisme recevaient encore les hommages officiels, et, comme au temps de la République, les images des dieux continuaient d'être portées devant les légions. D'autre part, l'Évangile faisait des progrès merveilleux. Assurément, l'avenir était là. En adoptant une formule ambiguë, le nouveau maître de Rome ne se compromettait pas. Ne blessant aucune opinion, il avait chance de se les concilier toutes. Le calcul était juste, puisqu'il a réussi.